AVIS
AUX GRENADIERS
ET
SOLDATS DU TIERS-ÉTAT:

PAR un ancien Camarade du Régiment des Gardes-Françoifes.

Braves Militaires du Tiers-État,

AU moment où la Nation indignée s'élève contre la tyrannie des Nobles, au moment où la France attend fa régénération & le Peuple fa liberté, où chaque Citoyen réclame fes droits & chaque Corps fes priviléges, ferions-nous donc les feuls, dans cette unanimité de plaintes & de reffentimens, à garder un lâche filence ? & le Corps le plus tyrannifé feroit-il le feul qui ne réclamât point contre la tyrannie ? Inftruit par mes malheurs & par une fervitude de vingt-huit ans, c'eft à moi de retracer les abus dont le Soldat fut trop long-temps la victime.

Oui, je parlerai avec toute la franchiſe d'un vieux Militaire; oui, je préſenterai le tableau fidèle des maux qui nous affligent. Aucun reſpect ne me retiendra; aucun intérêt, aucune conſidération, ne pourront m'engager à taire la vérité : c'eſt à vous de juger ſi je remplis ma miſſion.

Eſt-il, oh, mes chers Confreres! eſt-il d'état plus miſérable, de profeſſion plus avilie que celle de Soldat? Eſt-il de joug plus odieux, de ſervitude plus inſupportable que celle où nous gémiſſons depuis les dernières Ordonnances? Glorieux au moins s'il n'étoit pas lucratif, le ſervice offroit autrefois quelques moyens d'avancement à l'homme de mérite; aujourd'hui toutes les reſſources ſont ôtées, tous les chemins ſont fermés; nous avons tout perdu juſqu'à l'eſpérance. Le deſpotiſme de l'Officier s'eſt accru d'une manière effrayante; on n'a pas reſſerré la diſcipline, mais la ſervitude du malheureux Soldat. Les inquiſitions ſont devenues plus inſupportables & les punitions plus inhumaines. On a voulu régir des hommes avec le fouet des chevaux; on a voulu extirper parmi les François juſqu'à cet honneur qui ſeul pouvoit nous élever au-deſſus de tant de barbarie, & maintenir dans nos ames le ſentiment de la liberté. Ne pouvant l'affoiblir, on a voulu corrompre ce germe précieux; on a tenté de nous perſuader que l'honneur n'étoit chez le Militaire qu'un aſſerviſſement entier aux ordres



des Supérieurs, que tout s'excufoit, que tout s'annobliffoit par cette obéiffance, & qu'il y auroit enfin de l'honneur à égorger fes enfants & à maffacrer fon père, fi le Supérieur l'avoit commandé. Morale impie ! blafphême abominable que le fanatifme en délire n'ofa jamais ériger en principes !

C'eft d'après ces maximes, fans doute, que les monftres ont ofé nous donner l'ordre de tirer fur nos Concitoyens; & c'eft d'après les préjugés funeftes dont ils fafcinèrent nos yeux, que quelques-uns d'entre nous fe font rendus coupables d'un crime auffi déplorable. Ah ! mes amis, il faut l'expier ce crime par un repentir égal à la faute; il faut appaifer les mânes de nos frères par le facrifice des monftres qui vous donnèrent cet ordre inhumain; il faut abjurer ces principes affreux; il faut refpecter la nature plus que la fubordination, & penfer avec moi que nous fommes Citoyens avant d'être Soldats, que nous appartenons à la Patrie & non pas aux Nobles, que nous fommes enfin François & non pas des efclaves. Rapportez-vous en au dire d'un vieux Camarade & d'un brave Grenadier, qui ne fépara jamais l'amour de l'honneur d'avec celui de la Patrie. J'ai connu la bravoure, j'ai connu l'honneur, & je fais aujourd'hui l'apprécier. En effet, mes amis, qu'eft-ce que l'honneur ? C'eft l'exactitude à fes devoirs. Qu'eft-ce que la bravoure ? C'eft une conduite ferme dans les dangers. Mais dans ce

moment quels ſont vos devoirs ? quels ſont vos dangers ?

1°. Vos devoirs ſont d'être fidèles à la Patrie & au Roi, & vous ſeriez traîtres à l'un & à l'autre, ſi vous obéiſſiez aveuglément aux ordres de tous ces Nobles qui trompent le Roi, qui en impoſent aux Troupes, & ne cherchent qu'à nous faire égorger les uns par les autres, pour demeurer les maîtres. Exécrable politique qui devroit glacer les cœurs, mais qui devroit auſſi ouvrir les yeux des moins clair-voyans ſur les deſſeins de cette troupe infernale.

2°. Vos dangers, ... je n'en connois point; au contraire, c'eſt vous qui mettez l'Etat en danger & qui ménacez l'exiſtence de vos Concitoyens, ſi vous n'avez pas la force de réſiſter à des ordres infâmes. Que pouvez-vous craindre ayant la force en main? & que vous importent les fureurs de tous ces faquins qui vous tyranniſent? S'ils ont des épées, n'avez-vous pas des ſabres? S'ils ſont cent, n'êtes-vous pas mille? Si vous craignez d'être arrêtés, ne pouvez-vous pas vous rejoindre à vos compatriotes? Il y en aura de reſte pour vous défendre. Eh quoi, mes amis! ne ſommes-nous donc au moude que pour détruire & jamais pour édifier? Sommes-nous donc faits pour être les inſtrumens paſſifs de la tyrannie, & l'honorable profeſſion de Militaire ſera-t-elle réduite à l'infâme métier de bourreau?

Ne fommes-nous pas auſſi de ce Tiers-Etat, qu'on avilit, qu'on outrage, & que les Nobles voudroient écrafer aujourd'hui. Sur qui penfez-vous qu'ils fe fondent dans cet horrible complot ? fur nous ? fur nos épées ? Les lâches ! Ils en ont à leur côté des épées, mais ils ont oublié la manière de s'en fervir depuis que le Tiers-Etat a bien voulu combattre & conquérir pour eux. Cependant, auſſi ingrats que féroces, voyez de quelle manière ils traitent ces Soldats, qui font toute leur puiſſance. Voyez avec quel foin ils nous accablent de leur fupériorité, avec quel acharnement ils pourfuivent l'établiſſement de cette difcipline Allemande ; moins faite pour des hommes que pour des chevaux ; avec quelle févérité ils infligent les coups de verge, de plat de fabre (1), & quelquefois même de canne,

(1) Je pourrois citer ici une foule d'exemples : un feul fuffira. Tout le Poitou, toute la Saintonge dépoferont que lorfque M. de M*** C*** fut nommé Colonel du Régiment de la Serre, la terreur s'empara du Régiment, & avec jufte raifon, fans doute, puifqu'auſſi-tôt fon arrivée toutes les atrocités de la difcipline Allemande furent déployées. Tous les jours on vit le fang couler fous les fouets, les verges ou les fabres : le Soldat crut en défertant s'affranchir de la tyrannie, mais inutilement ; une infinité de ces malheureux furent, fans aucune déférence à la juftice de leurs plaintes, mis à la chaîne, & le refte de ces infortunés fut obli-

pour des minuties ; avec quelle volupté ils exercent les mille tyrannies qu'entraîne le defpotifme militaire ; avec quelle avidité ils grapillent fur notre miférable folde ; avec quel mépris ils nous traitent ; avec quelle hauteur ils nous infultent. Non, je le répète, il n'eft point d'état plus dur, de fervitude plus intolérable. Mais cela n'a pas fuffi à la haine réfléchie de ces hommes barbares. Fâchés que le mérite par fois pût élever un Soldat aux rangs qu'ils ne croient dûs qu'à leur puiffance, ils nous ont enfin écrafés d'une Ordonnance par laquelle on a fanctionné notre éternelle nullité. On a ofé ériger en loi l'injuftice la plus abfurde : on a fait figner au Roi, à un Roi qui aime fes Sujets comme fes enfans, la défenfe abfolue de recevoir au rang d'Officier tout homme qui n'auroit pas trois degrés de Nobleffe. On a pouffé l'extravagance jufqu'à refufer le figne de la valeur (1) au Soldat qui feroit des prodiges de valeur : eût-il l'ame de Brutus & le courage d'Alexandre, il a été con-

---

gé de fe foumettre ou de fuir au péril de fa vie. Ce n'eft pas tout, les Chirurgiens du Régiment ayant obfervé au Major que ces coups de plat de fabre entraînoient des crachemens de fang & des maladies férieufes, on les menaça de les perdre, s'ils ouvroient jamais la bouche fur ce fecret important.

(1) La Croix de Saint-Louis eft du mérite militaire.

damné à une éternelle médiocrité, parce qu'il avoit le tort d'être iſſu de Jean plutôt que de Pierre. Rien ici n'a pu compenſer le vice de la naiſſance, & tout ſon ſang verſé pour la Patrie ne vaut pas, aux yeux de la loi, celui que tranſmet à ſa poſtérité tel Commis engraiſſé de rapines, ou tel Valet annobli pour ſes vices. Vous retracerai-je ici toutes les inquiſitions minutieuſes, toutes les vexations obſcures qu'entraîne une ſubordination tyrannique dans ſes moindres détails ?

Vous entretiendrai-je des loix atroces de la déſertion, & des vengeances exercées contre ces ames fières, qui, craignant plus le déshonneur que la mort, ont oſé, dans un tranſport excuſable (1),

---

(1) J'ai été témoin d'un fait bien extraordinaire à ce ſujet. Le Régiment d'A...., Infanterie, avoit un Major extrêmement brutal. A l'exercice, il diſtribuoit ſouvent des coups de canne aux négligens, & cette petite habitude ne le faiſoit pas aimer des Soldats. Un jour, il oſa frapper un Grenadier avec la canne ; celui-ci tranſporté de colère, fit le ſeul mouvement de lui porter un coup de baïonnette, & il fut pendu, ſuivant la loi. Quelques jours après, il ſe permit la même violence contre un autre Grenadier. Celui-ci ne ſe contenta pas du mouvement, il lui paſſa réellement ſa baïonnette au travers du corps. Il fut ſaiſi & ſupplicié ; mais il mourut vengé, & ſatisfait d'avoir délivré ſes Camarades d'un auſſi cruel ennemi.

repouffer l'outrage que leur faifoit un faquin à hauffe-col ? Vous parlerai-je du pain que l'on nous donne, pain dont le dernier de ces Nobles ne voudroit pas pour fa meute ou fa baffe-cour ? Vous parlerai-je des trois ou quatre fous qui nous reftent pour fubfifter dans un temps où toutes les denrées font hors de prix ? Vous parlerai-je de ces exercices du matin & du foir, de ces gardes de jour & de nuit, de ces marches longues & répétées d'un bout du Royaume à l'autre, & de tous ces fervices enfin où le Soldat fouffre, veille, jeûne, languit, pendant que l'Officier vole à la toilette des Belles, s'occupe de conquêtes, de plaifirs, & perd, dans une coupable oifiveté, un temps qu'il vend fi cher à l'Etat. L'Officier eft dans l'opulence cependant; & le Soldat eft dans la misère. L'Officier dort fur l'édredon, pendant que le Soldat veille ou prend un fommeil interrompu. L'Officier eft libre, le Soldat eft efclave. L'Officier exige des honneurs & des penfions, le Soldat ne demande que fa fubfiftance. L'Officier ne va que dans une bonne voiture, le Soldat va fur fes jambes, & foutient également les pluies de l'automne & la pouffière de l'été. En fomme, difons que l'Officier gagne tout fans rien faire, pendantque le Soldat fait tout fans rien gagner. Lui feul garde, marche, agit, combat; lui feul emploie vraiment au fervice de l'Etat tous les inftans de fa malheureufe vie. Eh! quels font cependant les fruits

de ses longs services? Quels prix sont réservés à tant de persévérance & de vertu? Quels secours offre-t-on au Soldat invalide? Quels asyles sont ouverts à ces Héros mutilés & décrépits, qui n'ont hélas! pour eux, que leurs services & leurs malheurs? En vain réclament-ils auprès du Ministère impitoyable une chétive pension; il faut de l'argent pour avoir audience; sans argent les portes sont fermées, le Ministère est sourd. Malheur à celui qui n'a pour appuyer sa requête que des certificats honorables & des titres de célébrité. Il sera écarté, rebuté, écrasé même, s'il insiste; & la pension qu'on devoit à ses services, sera donnée à un Danseur ou à une Courtisane. Après cela, mes amis, sacrifiez vos biens, votre santé, votre vie pour de pareils maîtres; vous n'en obtiendrez jamais qu'ingratitude & que mépris.

A côté de ce tableau dégoûtant des abus de notre régime actuel, plaçons un peu l'esquisse des avantages que nous présente une nouvelle constitution.

Vous êtes liés par un engagement de huit ans; on ne prendra plus que des gens de bonne volonté. Vous, vous ne pouvez parvenir au rang de simple Officier, &, au contraire, il ne sera point d'honneurs & de dignités auxquelles le mérite ne puisse aspirer. Toutes les distinctions sont réservées pour ces nobles oisifs & sans aucune espèce de talent;

dans le nouveau ſyſtême, au contraire, elles appartiendront autant au Soldat qu'à l'Officier ; & le mérite ſeul pourra décider entr'eux. Vous êtes vexés & mépriſés par ces petits *blancs becs* de Sous-lieutenans, & alors vous marcherez leurs égaux, & leur apprendrez à reſpecter des gens qui valent autant & plus qu'eux. Plus de plat de ſabre, plus de coups de canne; la diſcipline, pour être humaine, n'en ſera pas moins obſervée. On ne déshonorera plus pour avoir, par honneur, abandonné le Régiment, & l'on ſçaura enfin diſtinguer le déſerteur d'avec le transfuge. Au lieu d'un état avili, votre état ſera reſpecté. Vous jouirez, dans le Public, de l'eſtime & de la conſidération que méritent les défenſeurs de la Patrie. Plus de Commiſſaires, de Tréſoriers, de Contrôleurs, d'Entrepreneurs des vivres & d'Adminiſtrateurs d'Hôpitaux, vampires inſatiables dont la cruelle induſtrie fait ſeul plus de mal aux Armées, que la guerre & la peſte. La ſuppreſſion de la majeure partie de ces Gouverneurs, ſous-Gouverneurs, Commandans, Lieutenans de Roi & autres Officiers inutiles dont les appointemens épuiſent l'Etat, & ſont autant de vols faits à la caiſſe militaire. Sans tous ces frélons qui dévorent notre ſubſiſtance, la vie & la ſanté du Soldat en feroient plus aſſurées ; une paye double nous fourniroit une ſubſiſtance honnête, & cette augmentation n'ajouteroit rien aux charges

du Peuple, puiſqu'on prendroit ſur le ſuperflu de tant d'êtres inutiles pour fournir au néceſſaire de ceux qui ſont utiles. Quel changement dans notre ſort! Quelle amélioration dans notre exiſtence! Jugez ſi c'eſt à nous à reculer ou à hâter la révolution? Que tardons-nous, ô! mes amis, & qu'attendons-nous pour nous décider? Si nous ſommes plus mal nourris que des pourceaux; ſi nous ſommes plus maltraités que des chiens, plus rudoyés que des chevaux; ſi quarante ans d'un ſervice rigoureux ne peuvent nous procurer une miſérable penſion; ſi notre ſang n'eſt pas plus conſidéré que celui des bêtes; ſi nos perſonnes ſont dévouées à l'eſclavage, & nos talens à une éternelle obſcurité : que faiſons-nous dans cet horrible métier, où tout eſt pour la naiſſance, & rien pour le mérite; où les outrages & les mépris ſont le partage de l'homme utile, & les honneurs le prix de l'oiſiveté; où les corps ſont tortués; où les cœurs ſont flétris; où les ames ſont avilies; où des monſtres d'avarice & de perfidie voudroient alimenter nos corps & nos ames de cette vaine fumée qu'ils appellent *honneurs*; comme s'il y avoit de l'honneur à être eſclave, & à baiſſer la tête par une lâche imbécillité? Non, mes amis; non, je le répète, l'honneur ne conſiſte point dans une obéiſſance machinale à des ordres inhumains; l'honneur, le véritable honneur conſiſte à remplir ſes devoirs,

à respecter les droits d'autrui, & à défendre énergiquement les siens. Trop long-temps, sans doute, on les a oubliés, on les a méprisés ces droits que nous tenons de la nature & de la raison; trop long-temps une Aristocratie (1) barbare a tenu nos ames & nos personnes dans un esclavage odieux. Il est temps de secouer ce joug déshonorant, & de porter avec dignité le nom d'homme, de citoyen, de militaire. Ce moment arrive, n'en doutez pas, & les généreux efforts de nos frères du Tiers-Etat nous rendront bientôt la vie & la liberté. Jugez, mes amis, si c'est à nous de les trahir, de les abandonner dans leurs pieuses intentions. Ah! périsse à jamais le traître qui oseroit proférer un tel blasphême! périsse le monstre qui, dans un délire impie, oseroit porter la main sur les Membres sacrés de l'Assemblée Nationale, & tourner contre sa Patrie des armes faites pour la protéger! Nous sommes frères, mes amis, nous sommes *François*; l'honneur, la religion, la nature, tous les liens du sang & de l'amitié nous unissent; est-il donc sur la terre des forces capables de briser ces nœuds? Enfans de la Patrie, généreux défenseurs de la France, braves citoyens du Tiers-Etat, embrassons-nous, unissons-nous! Donnons à l'univers éton-

---

(1) Aristocratie veut dire ici une petite troupe de Nobles ou de Grands.

né le ſpectacle nouveau d'un grand Peuple uni par l'amour de la liberté, & que cette union précieuſe faſſe rentrer dans la pouſſière les projets de nos mépriſables adverſaires.

P. S. J'achevois ces derniers mots lorſque la nouvelle étonnante du ſerment & de l'acclamation des Gardes-Françoiſes m'eſt parvenue....... François, Européens, habitans des deux hémiſphères, hommes de tous les rangs, de tous les pays à qui la liberté eſt chère, apprenez que le 25 Juin 1789, dans une ville nommée Paris, trois mille braves ſoldats ont juré « de défendre juſqu'au dernier » ſoupir leur patrie, leur liberté, & leur Prince, » circonvenus par un petit nombre de ſcélérats, de » protéger contre toute ſorte de violence leurs » concitoyens en général, & chacun des Membres » de l'Aſſemblée Nationale en particulier; de ne » pas ſouffrir enfin qu'on arrête ou qu'on puniſſe » aucun d'entr'eux pour cet acte de patriotiſme. »

Braves militaires du Tiers-Etat, dans quelque rang, dans quelque corps, dans quelque lieu que vous ſoyez, treſſaillez à cette importante nouvelle, ſuivez un exemple ſi beau, & méritez par vos actions d'être comptés parmi ces Gardes vraiment *Françoiſes*. Pour vous, hommes ſublimes, dont la vertu vient d'étonner mon ame; Héros, que je n'oſe plus nommer mes camarades, quels éloges pour-

ront égaler tant de magnanimité ! Quelle voix pourra chanter dignement vos actions ! Quelles récompenses pourront égaler vos mérites ! il n'est point au pouvoir des mortels de reconnoître un si rare bienfait, & quelque prix que vous décerne la Patrie, la plus belle de vos récompenses (1) sera sans doute dans votre cœur.

---

(1) Je dois ici vous avertir que les Nobles consternés de cet acte de patriotisme dans des gens qu'ils croyoient avoir corrompus, ont hésité s'ils les feroient massacrer par d'autres troupes, ou s'ils prendroient le parti de dissimuler. Ce dernier a prévalu, & ils doivent mettre tout en usage pour leur persuader qu'ils ont commis une faute très-grave en refusant de tirer sur leurs Concitoyens. Si nous pouvons leur inspirer cela, disent-ils, les amener au repentir, ils sont capables de saccager toute cette canaille de Paris, d'égorger même jusqu'à leurs père & mère. Quel triomphe pour la discipline ! S'ils ne peuvent réussir à cela, ils diviseront le Régiment des Gardes, le feront partir pour quelques Villes de guerre où ils l'accableront de marches & de services, jusqu'à ce qu'il demande grace. Pour se rassurer encore sur les suites de ce patriotisme naissant, ils ont fait demander au Roi d'Espagne trente ou quarante mille Espagnols pour saccager la France. Quels honnêtes gens !

